

PRÉFACE

PAR

M. Ernest MAHAIM

Professeur à l'Université de Liège
Correspondant de l'Institut de France
Ancien Ministre

P R E F A C E

Avec une insistance dont je suis très honoré, M. Horrent me demande une préface pour ce livre, qui est un livre de reconnaissance, d'admiration, de pieuse apologie.

L'auteur sait bien pourtant que, si j'avais pour Paul VAN HOEGAERDEN une grande affection personnelle, je ne partageais point toutes ses doctrines. Je m'honore d'appartenir au parti libéral ; mais nous n'avions pas tout à fait la même conception de la liberté. D'autres, plus intimes, amis personnels, partisans, confidents, auraient bien mieux et bien plus complètement parlé de lui.

Mais si l'on veut que je m'exprime au sujet du héros de ce livre, je saisis avec plaisir l'occasion d'apporter un témoignage.

J'ai eu, en effet, la bonne fortune de l'approcher quand il exerça les fonctions de Président du Comité de Secours et d'Alimentation de la province de Liège. J'ai gardé de lui des souvenirs inoubliables, et il m'est agréable d'en rappeler quelques-uns.

C'était en avril 1915. La chape de plomb de l'occupation militaire s'appesantissait de plus en plus sur nos épaules. Aux folles espérances du début, faisait place la vision nette d'une réalité

poignante : la guerre durera longtemps. Dès lors, un devoir très clair s'imposait à tous ceux qui étaient restés au pays : il fallait organiser notre vie, toute notre vie, la nôtre et celle de nos concitoyens sous le régime de l'occupation comme s'il devait subsister des années. C'est dans ces dispositions d'esprit qu'un jour me parvient un avis bref : « M. VAN HOEGAERDEN, président du Comité provincial de Secours et d'Alimentation désire vous parler. »

Me voici au numéro 5 du Boulevard d'Avroy, introduit tout de suite dans l'un des salons du premier étage, transformé en bureau, dont les fenêtres donnent sur le boulevard. Contre l'une d'elles, le Président est assis sur un canapé ; il se lève pour m'accueillir et de sa voix métallique :

— « Vous vous êtes occupé de la lutte contre le chômage, M. Mahaim ? »

J'explique ma participation, depuis 1910, à l'Association internationale, mon amitié avec Louis Varlez, les discussions sur la question des Fonds de chômage.

Il écoute à peine ; mais derrière le lorgnon, ses yeux à l'éclat pénétrant, scrutent ma pensée.

— « Voici. Le Comité National, à Bruxelles, a décidé d'instituer un Secours spécial en faveur des Chômeurs involontaires. Un règlement provisoire a été adopté en février. Voulez-vous l'examiner ? Et me faire savoir demain si je puis compter sur vous pour diriger cette section du Comité provincial ? »

Cinq minutes d'entretien le lendemain suffisent pour nous mettre d'accord. J'acceptais la direction du Secours Chômage, à la condition d'avoir les mains libres dans tout ce qui rentrait dans le cadre de mes attributions. Ainsi convenu, sans restriction.

C'est à partir de ce moment que je devins un des collaborateurs assidus du Comité provincial et de son Président.

Jusqu'alors, je ne connaissais que de loin M. Paul VAN HOEGAERDEN. Député, Sénateur, Président de l'Association libérale, financier et industriel, il avait la réputation d'être autoritaire, cassant, entêté, très dévoué à ses amis mais très dur à ses ennemis.

Le travail en commun — examen des règlements venus de Bruxelles, mesures d'exécution à prendre, concours à solliciter — me fournit l'occasion de mieux le connaître. D'une part, je trouvais un esprit plus ouvert qu'on ne le disait, accessible aux arguments adverses, à condition qu'ils fussent pertinents et brièvement exprimés ; d'autre part, l'homme politique se pliait admirablement à la situation imposée par les circonstances. Non seulement, il faisait bon ménage dans le comité tripartite avec ses adversaires politiques de toujours, mais il pratiquait l'union sacrée de tout son cœur.

On ne pouvait pas le fréquenter un peu assidûment sans être sous le charme de la distinction de sa personne, de la franchise et de la loyauté de son caractère. Une certaine défiance animait

sourdement au début plus d'un membre de l'un de nos nombreux Comités ; il a su, finalement, les désarmer par le fair play avec lequel il jouait son jeu de président impartial.

En ce qui concerne ses rapports avec ma direction du Secours Chômage, j'aime à proclamer bien haut qu'il m'a laissé toute l'autonomie, toute la liberté que je lui avais demandée. Cet autoritaire ne m'a jamais imposé une mesure, une conduite quelconque. Ce chef de parti ne m'a pas demandé une nomination de parti. Nous avons eu jusqu'à cent-quatre-vingts employés. Pas un seul n'a été engagé contre mon gré.

Au cours des quatre années de ce travail forcené qui nous a unis, avec tant d'autres, dans la pensée unique, forte, saine, ardente, du devoir national, que d'incidents, que d'événements, que de souvenirs ! La vie était grave et douloureuse, les énergies tendues, l'esprit dans l'attente et l'inquiétude ; et cependant, le travail régulier et salubre la rendait en un certain sens, facile.

M. VAN HOEGAERDEN était le centre de toute l'activité du Comité provincial, qui était presque toute l'activité sociale. Il groupait autour de lui toutes les bonnes volontés — avec une certaine fierté — et il dispensait à tous les bienfaits d'un optimisme qui n'était pas toujours de commande. Il servait de liaison avec le Comité National à Bruxelles, dont il rapportait les instructions et les nouvelles. Les séances des divers Comités, les déjeuners qu'il offrait tous les quinze jours, maintenaient et raffermisssaient les liens

qui attachaient les collaborateurs. Il était là dans son milieu, dans un cadre qui lui convenait à merveille.

On n'en finirait pas, si l'on voulait rapporter tous les traits qui le caractérisent. Je me bornerai à en rappeler deux, assez peu connus : un trait d'intelligence et un trait de caractère.

Son intelligence était souveraine. Moins appliquée que primesautière, elle devinait plus qu'elle ne raisonnait. Il avait un sens aigu des réalités, que renforçait une expérience profonde des hommes et des choses. En voici un exemple que se rappelleront certainement ses secrétaires et ses collaborateurs intimes.

Un dimanche matin de 1918, dans une commune suburbaine, une affiche est apposée par l'autorité allemande. Elle porte, en substance, que le Comité National étant dans l'impossibilité de remplir sa mission, l'administration allemande s'est substituée à lui, que tous les stocks de denrées sont saisis, que les distributions se feront par l'autorité allemande, que les Comités locaux sont destitués, etc...

Cette affiche, apportée au Boulevard d'Avroy jette la consternation parmi tous ceux qui sont présents. Son authenticité est reconnue certaine. Elle est apposée dans plusieurs communes. On annonce un commencement d'exécution. Désarroi, inquiétude dans tous les milieux. Immédiatement, un secrétaire part pour Harre, où se trouve le Président. Il en revient le soir même avec cette impression : M. VAN HOEGAERDEN considère

l'événement comme sans importance, l'affiche n'est pas sérieuse.

C'était vrai. Il fut établi que l'affiche avait été imprimée à Aix-la-Chapelle par l'autorité allemande. Mais, en vue d'une éventualité future. Elle avait été affichée prématurément par un trop zélé fonctionnaire.

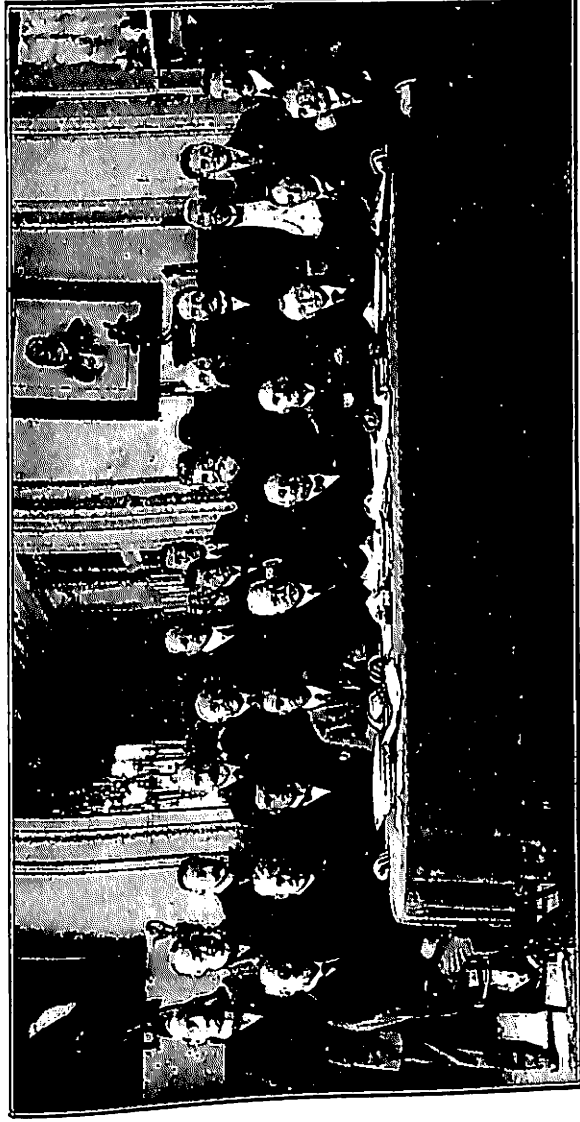
Ainsi, le Président, seul, on peut le dire, en avait deviné le caractère fallacieux. Au milieu de l'agitation générale, il avait gardé le calme sang-froid et la vision du bon sens.

L'autre trait que je veux rappeler est un trait de caractère, où l'on retrouve l'homme énergique et le commandant.

Le mercredi qui suivit l'armistice, l'auto du Président nous emmenait, M. Gaston Grégoire, lui et moi, vers Bruxelles pour assister à la séance habituelle du Comité National. Voyage impressionnant : l'armée allemande était en retraite. Ses troupes suivaient la même route que nous, mais en sens inverse. A Liège, c'était la révolution. Les officiers n'osaient porter les insignes de leurs grades. Le drapeau rouge était à la Kommandantur. Mais dans toute la ville flottaient les drapeaux des alliés. M. VAN HOEGAERDEN avait fait mettre au devant du capot de l'auto un joyeux drapeau belge.

Les caractères des troupes que nous traversons changeaient à mesure que nous avançons. Près de Liège, c'était la débandade. Aucune discipline, officiers et soldats mêlés. Des charrettes, des bestiaux, poussés sans ordre entre les hommes. Cette

Conseil Provincial de Secours et d'Alimentation de Liège.



De gauche à droite. — Assis : MM. H. Francotte; H.-P. Bradford, F.-H. Chetfield, R. Arrowsmith, délégués Américains; P. Van Hoegaerden, G. Grégoire, A. Labouille, J. Melen, Baron d'Otreppe de Bouvette, F. Bleyfuez.
Debout : MM. E. Saenen, G. Anten, G. Henrard, E. Sougnuez, A. Jabon, Comte de Liedekerke, E. Hallet J. Van Hoegaerden, H. Debarsy, A. Jacques, V. Genot, L. Cornet, A. Peltzer, E. Mahaim.

armée évoquait plutôt le cortège d'un cirque de province. Mais à mesure que l'on avançait, on voyait revenir l'ordonnance militaire. A Tirlemont déjà, puis à Louvain, les rangs sont formés, les officiers à leur place et avec leurs insignes, les drapeaux déployés, la musique joue des pas redoublés.

Obligés de nous arrêter par suite d'un encombrement à Louvain, nous nous apercevons que notre drapeau vient d'être enlevé. Aussitôt, Paul VAN HOEGAERDEN saute de la voiture, et, allant droit au premier feldwebel, lui demande l'officier qui commande. Sa voix est impérieuse, claironnante : « Offizier, wo ist der Offizier ? » répète-t-il. On le conduit devant le commandant, et il exige la reddition du drapeau. Après quelques remous dans la troupe, finalement le drapeau nous est rendu et remis en place, au grand étonnement des soldats, et l'officier nous fait un salut militaire, talons joints, impeccable.

Mais ce sont là des traits accidentels. Pour évoquer un portrait plus complet de Paul VAN HOEGAERDEN, il faudrait le suivre dans ses entretiens avec le Gouverneur civil Horning, dans ses encouragements à la résistance aux autorités occupantes, notamment lors de la demande des listes des chômeurs ; il faudrait l'accompagner dans l'organisation des hôpitaux pour les réfugiés français où parlait tout son cœur.

M. Horrent a embrassé la vie tout entière de l'homme d'Etat. On trouvera dans son livre le

récit des événements principaux de cette vie si remplie et le développement d'une carrière qui, dans un autre milieu et à une autre époque, eût pu prendre plus de grandeur encore. Telle qu'elle fut, elle est digne de mémoire et du monument que lui érige ce livre attachant et suggestif.

Ernest MAHAIM.